

Réflexivité de la recherche par approche qualitative dans l'intervention sociale. Retour sur les problèmes éthiques et méthodologiques dans l'étude de populations vulnérables

Audrey Marcillat, Doctorante

École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), France

Résumé

Cet article porte sur les problèmes éthiques et méthodologiques de la recherche auprès de personnes sans-domicile en Île-de-France. À partir de deux terrains réalisés au Samusocial de Paris et dans des centres d'hébergement, l'article livre une analyse des modalités d'enquête et leurs effets sur les données produites. Ces retours d'expérience permettent ainsi de questionner les opportunités ainsi que les tensions qui émergent dans la pratique de la recherche *in-situ* ainsi que dans le travail d'enquête collaborative au sein d'institutions de l'action sociale.

Mots clés

RÉFLEXIVITÉ, MÉTHODE QUALITATIVE, INTERVENTION SOCIALE, ÉTHIQUE, RECHERCHE COLLABORATIVE

Introduction

Contextes des recherches : objet et méthodologie de l'enquête

Les questionnements méthodologiques et éthiques qui traversent cet article ont pour origine deux recherches menées entre 2011 et 2012, puis en 2013, portant sur le sans-abrisme dans une perspective de genre. Les deux enquêtes ont en commun de s'inscrire dans le champ de l'intervention sociale et d'emprunter des méthodologies qualitatives. Aussi, il semble intéressant de mettre en confrontation deux situations d'enquête portant sur les sans-abri en questionnant les modalités de la recherche dans l'intervention sociale, notamment lorsque ce n'est pas l'action sociale qui est au cœur des problématiques de la recherche mais bien plutôt ses bénéficiaires.

Note de l'auteure : Thèse financée par le DIM/GID - Institut Émilie du Châtelet.

La première recherche évoquée porte sur les femmes sans abri. Elle avait pour double objectif de visibiliser cette population et de comprendre les expériences vécues de la vie à la rue. L'enquête a été réalisée au Samusocial de Paris, le terrain a duré sept mois, de septembre 2011 à avril 2012. Les données ont été collectées par observation participante au 115 du Samusocial, le numéro d'urgence des sans-abri parisiens.

D'un autre côté, je vais mobiliser une enquête, réalisée dans le cadre de ma thèse en 2013, qui a été menée dans des centres d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS) autour de la question de la mixité et des conditions de vie au sein des structures. Ces structures privilégient un hébergement de longue durée, plus stable que les centres d'hébergement d'urgence, et les hébergés y bénéficient d'un accompagnement social. Il s'agit ici d'une enquête menée par entretiens semi-directifs auprès des personnes hébergées dans ces centres ainsi que d'observations non participantes. Ce travail a la particularité d'être conduit en collaboration avec la Mission d'information sur la pauvreté et l'exclusion sociale de la région Île-de-France (MIPES) au sein d'un groupe de travail pluridisciplinaire intitulé « Genre et accueil social ». Le corpus actuel est de 17 entretiens, dont huit hommes et neuf femmes, sur trois structures de différents types : mixité ou non, forme d'accompagnement social, chambre collective ou individuelle, présence ou non d'enfants mineurs, etc.

Retour sur les deux terrains : de la recherche in-situ à l'enquête collaborative

Les deux recherches si elles sont distinctes, n'en sont pas moins proches dans les problématiques qu'elles soulèvent d'un point de vue matériel et théorique : quels effets du terrain sur les matériaux récoltés? Mais aussi, comment la construction préalable de la recherche affecte-t-elle la méthodologie de l'enquête ainsi que les données?

Pour rendre raison de ces questionnements, je vais conduire une réflexion en termes de comparaison mais aussi de complémentarité. Les deux terrains posent la question commune du rapport entre la recherche qualitative et l'intervention sociale comme acteur à part entière de la construction de l'enquête. Leur rôle peut être identifié du côté de l'accès au terrain, des discussions informelles, mais aussi à partir d'échanges et parfois de co-production de l'enquête beaucoup plus formalisée. Tout l'enjeu de cet article est donc de tisser des liens autour de ces expériences de terrain pour mettre en avant des éléments qui peuvent éclairer les enjeux des terrains institutionnels auprès des sans-abri.

Les dynamiques induites par le travail conjoint de recherche et d'action sur un terrain institutionnel ont des implications éthiques et épistémologiques importantes sur lesquelles il est nécessaire de porter attention. Les contextes méthodologiques et pratiques de collecte des données empiriques, les échanges entre les pratiques de l'intervention sociale et la recherche et enfin, l'effet des terrains institutionnels dans la

production du savoir sur les sans-abri : tels sont les trois axes majeurs de cette réflexion.

Relation triangulaire dans la recherche qualitative, quelques éléments de réflexion

Cette contribution est ancrée dans un souci de réflexivité sur les apports et limites des terrains que je qualifie d'institutionnels dans le champ de l'intervention sociale. Ainsi, il apparaît à la lumière de cette préoccupation, que les relations de terrain apparaissent davantage prises dans une relation triangulaire (Sakoyan, 2008), mêlant les enquêtés, les « professionnels » et la chercheuse. Le terme « professionnels » désignera ici les différents intervenants médico-sociaux au contact des sans-abri ou personnes accueillies en centre, ainsi que les acteurs institutionnels engagés dans la recherche collaborative, issus à la fois des collectivités territoriales, des associations de terrain ou encore du monde médical et psychologique. L'usage d'un vocabulaire générique, tout en maintenant un flou autour des personnes désignées, permet d'identifier l'ensemble des acteurs qui ont été rencontrés pendant ces enquêtes. En même temps qu'ils ont contribué à l'élaboration des recherches réalisées.

Une méthodologie particulière au 115 de Paris

Pour commencer, il s'agira mettre en exergue la nature de mes interactions avec les sans-abri contactant le 115. Pour ce faire, il sera nécessaire de donner les caractéristiques relatives à l'engagement ethnographique et aux modes de présence sur le terrain. Dans le même temps, j'explicitai la méthode particulière que constitue l'observation participante d'entretiens téléphoniques.

Tout d'abord, si l'on considère le travail d'enquête au 115, il est important de souligner que c'est bien la démarche de recherche qui a permis l'insertion sur le terrain en tant qu'écouter sociale. Car en effet, l'entretien d'embauche a montré combien la connaissance de la population sans abri parisienne ainsi que celle des dispositifs d'accueil étaient des préalables à l'embauche. C'est donc bien la démarche de lecture des sources associatives et académiques qui m'a permis d'intégrer ce terrain. Toutefois, le travail que j'y réalisais devait initialement être exploratoire et n'avait pour ambition qu'une perception plus fine de la situation pour les femmes parisiennes sans abri. Or, il s'est avéré particulièrement intéressant de constater que l'exercice du travail d'écouter et la tenue d'un journal de terrain très dense, a finalement constitué le noyau dur de la restitution (Marcillat, 2014), tant les matériaux étaient riches du fait de la centralité du dispositif.

Les données avaient la forme de notes de terrain faites à partir d'entretiens téléphoniques semi-directifs, pouvant parfois eux-mêmes tendre vers des entretiens biographiques dans le cas des appels longs. Le recours aux styles directs et indirects libres, la présence de mes propres réactions, montrent bien à quel point la

méthodologie de cette enquête se posait toute entière dans la recherche qualitative en même temps qu'elle se posait « entre » les méthodologies utilisées couramment en sociologie. Peut-on parler d'observation ethnographique participante lorsque les personnes enquêtées sont au téléphone? Peut-on parler d'entretien sociologique semi-directif quand le cadre de l'interaction est pleinement institutionnel et que la chercheuse agit en tant que « 115 de Paris » sur ses enquêtés? Les extraits qui suivent illustrent la nature particulière des matériaux de l'enquête au Samusocial :

Nicolas, homme de 46 ans, connu depuis quelques semaines, ROPE 94 [Refus d'Orientation par l'Équipe car il dépend du Val-de-Marne]. Il rappelle car le 115 du 94 n'avait pas de place d'hébergement. Il ne comprend pas que le 115 de Paris ne lui donne pas de place alors qu'il est tous les jours sur Paris, qu'avant il travaillait à Paris. Je lui dis que nous avons un cadre de prise en charge et que Paris aussi est très saturé, il n'y a déjà pas assez de place pour les gens qui en dépendent. Il prend mal le mot « prise en charge », il me dit qu'il a juste besoin d'un coup de main en ce moment, il ne veut pas être « pris en charge » qu'il n'a jamais rien demandé à personne avant. Je m'excuse d'avoir employé ce mot, culpabilisant un peu. Je l'oriente vers le 115 du 94 (Extrait n°1 : 13 octobre 2011, après-midi).

Christine appelle pour une prise en charge en hôtel. Vu coordination : lui proposons une prise en charge hôtel dans une chambre à deux lits, une autre femme sera avec elle. Christine est d'accord mais elle rajoute :

Christine : Moi j'aime pas quand y'a d'autres femmes dans la chambre. J'suis pas comme elles moi. J'veux pas les critiquer ces pauvres femmes moi, mais quand même c'est abusé comment elles se comportent.

Moi : ah bon? C'est-à-dire? Vous avez eu des problèmes?

Christine : Non mais elles pourraient faire un petit effort quand même. Moi c'est pas pour les autres que je dis ça, c'est pour elles. Parce que quand on se laisse aller comme ça, qu'on se met à boire et tout, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas... [...] (Extrait n°2 : 11 novembre 2011, après-midi).

Ainsi, l'on peut constater un mélange de discours, entre celui de la chercheuse, qui agence, récolte ses matériaux, de l'écoutante, qui reproduit les comportements attendus, utilise le vocabulaire du 115, ainsi que le ressenti subjectif pendant le terrain, ici la culpabilité, traversant la posture de recherche et celle d'écoutante.

Les modalités d'une recherche collaborative : les nouveaux acteurs de la recherche.

La seconde enquête s'inscrit dans une démarche collaborative au sein d'un groupe pluridisciplinaire regroupant différents acteurs de terrain. Chapeauté par la Mission

d'information sur la pauvreté et l'exclusion sociale de la région Île-de-France, le groupe de travail portant cette recherche est intitulé « Genre et accueil social ». C'est dans le cadre de mes recherches de thèse que j'ai choisis d'intégrer ce groupe et cela a ensuite donné lieu à un stage qui permettait une plus grande implication dans l'enquête, avec notamment l'administration d'entretiens semi-directifs à partir de la grille d'entretien construite collectivement, mais j'y reviendrai.

Le groupe « Genre et accueil social », anciennement nommé « Femmes et précarité », regroupe des actrices¹ du monde associatif, de la recherche et d'organismes issus des collectivités territoriales (Mipes, mais aussi le Centre Hubertine Auclert par exemple). Les thèmes d'enquêtes ainsi que les modalités de la recherche sont ainsi discutés collectivement et la récolte des matériaux repose également sur l'engagement des membres du groupe sur leur temps personnel. L'enquête auprès des usagers des CHRS est le second volet d'une enquête portant sur la mixité en CHRS (entendre mixité comme coprésence des sexes) réalisée dans un premier temps auprès des personnels des structures (MIPES, 2012). Le choix de la méthode pendant dans un contexte où la production d'une enquête quantitative a été écartée du fait des compétences non partagées par l'ensemble du groupe qu'elle impliquerait, ainsi que du fait du temps nécessaire. L'entretien, apparaît au moment des réunions, comme le moyen le plus « simple » de récolter des informations et la grille comme l'outil nécessaire pour guider l'enquêtrice novice et permettre la comparaison. Toutefois, il est essentiel de préciser que les réunions se déroulent, la plupart du temps, en présence d'au moins une sociologue, qui valide ou invalide les choix méthodologiques ou empiriques. Aussi, la collaboration n'est pas toujours sans asymétrie du point de vue des expertises selon les aspects discutés.

Le travail d'élaboration collective de la grille d'entretien a produit de longues discussions. Les intérêts étant manifestement divergents selon les statuts, bien que les questionnements centraux soient approuvés par l'ensemble du groupe. Du côté de la Région, il semble que le travail de recherche doit permettre de mettre en avant des préconisations, quand d'autres souhaitent principalement se confronter à d'autres types de population hébergée, ou encore du côté des sociologues, les intérêts liés à la recherche académique. C'est également du point de vue des disciplines qu'il y a eu des divergences, notamment entre les expériences de recherche sociologique, celle de praticiennes en psychologie ou encore le prisme du travail social. La grille finale comporte une trentaine de questions, dont la majorité avec des formules relativement fermées (du type « est-ce que le centre accueille des hommes et des femmes? ») et avec des thématiques autour de la mixité et des conditions d'hébergement, balayant des sous-thèmes comme la relation avec l'extérieur, les liens familiaux ou encore les relations amoureuses.

Naviguer en terrain « sensible », les effets de la méthodologie sur les interactions de terrain

Les deux terrains permettent enfin d'identifier les biais introduits par des choix méthodologiques et leurs effets sur les interactions avec les enquêtés. Ces terrains peuvent également être qualifiés de « sensibles » (Bouillon, Fresia, & Tallio, 2005) tant la vulnérabilité² des enquêtés apparaît comme leur premier dénominateur commun. Loin de m'inscrire dans une vision misérabiliste, il s'agit surtout ici de montrer les limites de mes enquêtes en termes d'affects des enquêtés mais aussi et surtout, du rôle de ces affects dans la « bonne conduite » de l'enquête.

Je commence donc par évoquer le cas de l'enquête par entretien en CHRS. Mes constats rejoignent en partie ceux développés par Patrick Bruneteaux et Corinne Lanzarini dans leur article sur les entretiens informels auprès de la même population d'enquête (Bruneteaux, & Lanzarini, 1998). Car en effet, les entretiens formels ne sont pas toujours la méthode la plus évidente auprès de cette population. D'une part, parce que le recours au biographique est très présent dans l'intervention sociale, l'entretien sociologique revient donc à surajouter un espace où le récit de soi est mobilisé, et à récolter une histoire préfabriquée (Bessin, 2009). D'autre part, parce que les questions qui sont posées touchent à des dimensions intimes de la vie des hébergés sans qu'elles s'inscrivent dans un terrain de longue durée : il s'agit plutôt ici d'une situation fabriquée à la fois brève et à sens unique si l'on observe les entretiens « ratés », c'est-à-dire ceux où la mise en confiance s'est avérée impossible en raison d'un contexte défavorable. Le cas de monsieur M. est un des entretiens problématiques en raison du contexte et du positionnement :

Entretien avec Monsieur M. Le directeur et moi-même allons lui demander de faire un entretien alors qu'il est dans sa chambre, nous sommes le matin. Il ouvre la porte lorsque le directeur l'appelle, le salue en lui serrant la main et me regarde. Il est en pyjama et en chausson, je le sens un peu gêné de me voir, il fait un peu son lit. Nous lui disons que nous l'attendons, qu'il prenne son temps. Lorsqu'il arrive, le directeur, qu'il nomme par son prénom, lui demande s'il a pris sa ventoline en descendant. Il répond oui. Je lui explique le but de la recherche, lui demande s'il a des questions, il n'en a pas mais semble ne pas vouloir s'éterniser ici. Entretien non enregistré, il refuse.

Pendant l'entretien, les réponses sont très brèves malgré mes relances, je le sens mal à l'aise. Il pleure au cours de l'entretien lorsque l'on aborde sa famille et sa maladie (professionnelle), mais cache son visage. J'ai le sentiment qu'il s'est senti contraint de venir me répondre immédiatement, il s'excuse de ne pas être rasé à plusieurs reprises et de sa tenue. Il ne pose aucune question à mon sujet. La présence du

directeur à côté a probablement un effet sur la retenue de M. pendant l'entretien (Extrait du journal de terrain, entretien n°1 – Centre J, juillet 2013).

Ainsi, les modalités de l'enquête ne sont pas sans implication pour les enquêtés. L'accès au terrain, tout d'abord par le biais d'un courrier de la région Île-de-France envoyé aux directeurs de structures, puis sujet à l'accord et enfin la médiation de la direction pour parvenir aux personnes accueillies, a eu un impact sur les interactions en entretien. Puisque c'est par la voie hiérarchique que je suis arrivée sur le terrain, certains enquêtés se sont sentis contraints d'accéder à ma requête d'entretien. La situation s'étant imposée à eux, la relation de confiance et le « contrat d'entretien » se trouvent viciés.

Dialogue des savoir-faire de la recherche et de l'action sociale, apports et tensions

Pratiques de la recherche et pratiques professionnelles au 115, l'entretien au cœur des pratiques

Le travail de recherche et les pratiques des professionnels de l'intervention sociale ne sont pas toujours contradictoires. Car en effet, même si les injonctions au tri des bénéficiaires et le recours aux jugements moraux peuvent être présents dans l'intervention sociale aussi, les entretiens sont au centre des pratiques professionnelles. Aussi, le recours au biographique, au récit de soi des sans-abri n'est pas l'apanage des chercheurs (Grard, 2008). Toutefois, c'est l'écart des formes de récit qui est intéressant à observer lorsque cela est possible. Le travail d'écouter m'a permis de récolter des matériaux qui correspondent à l'évaluation sociale faite par les intervenants sociaux, quand les entretiens semi-directifs m'ont mise en situation de chercheuse et actrice extérieure à la structure des enquêtés. L'écart ainsi constitué nourrit les réflexions sur les formes de discours biographiques, il permet d'analyser à la fois les pratiques professionnelles et les interactions des sans-abri avec les institutions, en même temps que les tensions qu'elles impliquent dans la vie quotidienne (Gardella, & Le Méner, 2011).

Il s'agit donc ici de mettre en relation les liens existant entre les savoir-faire professionnels du travail social et ceux de la recherche par méthode qualitative. À travers les deux enquêtes réalisées il apparaît en effet que les compétences requises dans ces deux sphères peuvent parfaitement dialoguer, notamment si l'on analyse la notion de « bonne distance »³ à l'égard des acteurs de terrain. La complexité de la pratique professionnelle au Samu Social de Paris fait émerger un problème global qui touche l'ensemble du travail social. Pour gérer cette tension avec les usagers de leur service, les travailleurs sociaux doivent trouver ce que l'on appelle la « bonne distance ». Parce que le travail social se pose avant tout comme un travail relationnel, qui plus est avec des personnes en situation de vulnérabilité, le travailleur ne doit pas

être dans une position trop proche ou trop distante avec les bénéficiaires de son travail s'il veut effectuer du « bon travail ». En effet, en cas de trop grande distance, la violence symbolique induite par le fort déséquilibre entre le travailleur et le bénéficiaire est redoublée. Cela aura pour effet de mettre en péril la relation d'aide puisque le bénéficiaire ne sera plus enclin à parler, et pourra même rompre avec l'institution, ne bénéficiant pas d'une écoute suffisante. Cependant, une trop grande proximité avec le bénéficiaire est également problématique. Le travailleur social lorsqu'il effectue son travail met sa propre subjectivité en jeu dans l'échange; il éprouve également la situation. Le manque de distance contribuera à forger une vision partielle des bénéficiaires et donc une gestion des demandes manquant de professionnalisme. En outre, la proximité démesurée avec les usagers des services d'aide va poser le problème de l'empathie car le travailleur, lorsqu'il s'implique fortement lors des appels difficiles, va ensuite être plus affecté et la teneur de ces appels peut être très difficile à gérer. L'écouter au 115 doit être capable de faire parler, éventuellement de faire sourire, sans tomber dans la familiarité, dans l'agressivité ou le jugement. C'est un point central de la relation d'aide : une relation à chaque fois particulière, où le savoir professionnel de la « bonne distance » doit être constamment actualisé, afin de coller au plus près aux attentes de ce travail.

Ma propre position de chercheuse sur ce terrain a eu un effet considérable sur cette bonne distance. Il peut être important de préciser que dans le cadre des professions (réservées aux étudiants) que j'ai exercées par le passé, j'ai souvent eu pour habitude d'être trop impliquée sur mon lieu de travail. Dans le cas précis du travail d'écouter au 115, il semble que mon double regard, sur des situations pourtant difficiles, a notamment permis de rester à une bonne distance subjective des sans-abri que j'avais en ligne. D'autre part, en mobilisant la boîte à outils du sociologue pour délier les langues en entretien et en les maniant corrélativement aux codes et savoir-faire du travail social; il m'est apparu à la relecture des fiches des appelants que mes évaluations étaient souvent très poussées ou que je parvenais davantage que certains collègues à accéder à des informations intimes. Ainsi, il pourrait être intéressant de mettre en dialogue les savoir-faire du sociologue et ceux du travailleur social qui finalement, bien qu'ayant des visées très différentes, gagnent à être utilisés conjointement tant ils apparaissent proches dans certains contextes.

C'est donc parce que le travail d'écouter au 115 constitue un travail difficile, traversé de tensions et de contradictions, que la mise en place d'une « bonne distance » est indispensable. Le recul et la réflexivité dont je devais faire preuve sur mon objet et mon terrain ont engendré la mise en place d'aptitudes professionnelles finalement plus proches des attendus de l'institution. Car, en effet, mes motivations étaient bien distantes d'une quelconque charité : ma volonté était de faire parler efficacement, en optimisant mon sens du tact. Cela dit, cette faculté à faire parler ne

doit pas nous faire perdre de vue l'objet de l'appel au 115, la demande d'hébergement le plus souvent, car cette visée modèle le discours recueilli.

Les frontières de la recherche collaborative

Dans le cadre de travaux collaboratifs ce sont les compétences des acteurs qui s'invitent dans les pratiques de la recherche sous la forme de co-construction de la recherche (Lyet, 2014). Si la mise en commun des réflexions de différents intervenants médicosociaux nourrit de façon évidente la recherche menée, certaines limites apparaissent cependant. Qu'il s'agisse de la propriété des matériaux, de la temporalité de la recherche ou encore des attentes différenciées quant aux résultats de l'enquête, il y a là des lignes de tensions qu'il faut identifier. Je m'attacherai donc à dégager quelques pistes issues de mes expériences de terrain.

Premièrement, si les objectifs de recherche sont partagés, il y a néanmoins plusieurs manières de concevoir une enquête ainsi que plusieurs façons de faire du terrain. La première précaution essentielle est donc de ne pas partir du principe que les collaborateurs partagent nos évidences et notre formation. La nécessité de définir les attendus, ou le sens des termes utilisés, semble alors un préalable particulièrement utile. Car la recherche collective implique toujours une clarification fine des outils (tels que la grille d'entretien) ainsi que la mise en commun des attentes liées à la recherche. Inversement, il est également pertinent de procéder ainsi avec les acteurs du terrain la mise à plat du contexte de la recherche, de notre double casquette (une recherche à la fois collaborative et personnelle dans le cadre de la thèse) répond à un impératif de loyauté, en même temps qu'elle nourrit parfois nos propres questionnements et le recul vis-à-vis des travaux de groupe.

Dès lors, ces impératifs peuvent parfois être complexes à concilier. Lors de mon terrain dans les CHRS, la grille d'entretien, à visée très informative, ne permettait pas toujours d'approfondir ou de relancer. Les entretiens les plus riches ont ainsi eu lieu dans un centre où les entretiens avec des hébergés ont été espacés sur plusieurs jours, et donc les enquêtés ont pu s'habituer à ma présence et ainsi partager des moments informels, autour d'une cigarette, d'un repas. Ce qui a permis ensuite de dévoiler plus facilement des facettes intimes de leur vie, de leur parcours et de leurs conditions d'hébergement.

Pour autant, de l'instrumentalisation à la demande de témoignage, les acteurs voient dans la recherche des propriétés souvent imperceptibles qu'il peut être bon d'explicitier. Ainsi, Anne-Chantal Hardy souligne dans son article sur le retour aux enquêtés à quel point la place à laquelle l'enquêteur est affecté est importante :

Qu'il lui attribue le rôle de « porte-parole », de confident ou d'examineur, la place à laquelle nous met notre interlocuteur n'est décelable (quand elle l'est, ce qui est toujours mieux), qu'au cours, voire après la relation elle-même. Nous avons pourtant intérêt à y prêter

attention, car l'enquêté s'adresse à cet autre et lui livre sa vérité (Hardy, 2011).

Le positionnement sur le terrain, mais également vis-à-vis des catégories de terrain, apparaît finalement comme un enjeu majeur dans la recherche qualitative. Aussi, il semble que les méthodes d'enquête reposant sur une observation participante ethnographique (de type immersion) permettent de cerner la place que les enquêtés attribuent à l'enquêteur : dans mon cas écoute sociale au 115 de Paris. D'un autre côté, ma seconde expérience a été une recherche collaborative. Ce travail collectif, s'il brouille les rôles et les places des acteurs qui y participent et donc leur perception par les enquêtés, il n'en demeure pas moins que le recours aux entretiens informels, ou à un terrain dans une temporalité au-delà de l'informatif, permet de brosser l'image que les enquêtés se font du contexte d'enquête *a minima*. L'enjeu finalement est de s'interroger pour comprendre quels biais sont introduits par le cadre, institutionnel, des interactions avec les acteurs de terrain.

Éthique de la recherche et retour aux enquêtés

En définitive, les enjeux éthiques que suscite l'étude des sans-domiciles (Firdion, 2000) se posent tant au moment du terrain de recherche que dans le processus d'écriture. La production de connaissance est à l'origine du travail de recherche, mais il semble à partir de mon expérience que le premier jalon fondamental de l'écriture doit être la protection des enquêtés, y compris lorsqu'il s'agit de visibiliser un processus, le poids de l'anonymisation et de la confidentialité ne peut être pris à la légère. Car concernant les populations vulnérables, la confiance acquise est souvent aussi indispensable que précieuse, et le péril causé par une trahison pourrait être considérable⁴.

Restituer est enfin un élément constitutif de la recherche, ceci afin de transmettre aux acteurs de terrain, si ce n'est pour permettre l'émancipation de la population enquêtée (Glärner, 2010), la restitution vient nourrir les pratiques des professionnels et les retours d'expérience de la vie à la rue d'un regard sociologique, qui tend ainsi à sortir de l'individualité tout en donnant une large place aux singularités, et peut-être permettre un recul nécessaire sur des conditions de vie et de travail partagées.

Notes

¹ L'emploi du féminin est lié ici à la surreprésentation massive des femmes au sein du groupe de travail.

² Le terme de vulnérabilité fait écho à la question de la multidimensionnalité de la pauvreté et ses effets sur la subjectivité des individus. Toutefois, je souligne qu'il ne s'agit pas d'euphémiser l'extrême précarité ou encore de nier la vulnérabilité partagée avancée dans les travaux sur le *care* (Tronto, 2009).

³ Cette notion est particulièrement remise en question, notamment par Jean-Louis Le Grand dans ses travaux (Le Grand, 2006). Toutefois, elle est ici comprise non comme synonyme de distanciation mais plutôt comme les modalités qui encadrent l'implication auprès des acteurs et les stratégies que les acteurs mettent en place pour minimiser la complexité des situations ou encore les sentiments moraux contradictoires.

⁴ Un de mes enquêtés a, par exemple, été en rupture familiale après qu'il ait été reconnu dans un journal comme bénéficiant des Restos du cœur.

Références

- Bessin, M. (2009) Parcours de vie et temporalités biographiques : quelques éléments de problématique. *Informations sociales*, 6(156), 12-21.
- Bouillon, F., Fresia, M., & Tallio, V. (Éds). (2005). *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris : CEA-EHESS.
- Bruneteaux, P., & Lazarini, C. (1998). Les entretiens informels. *Sociétés contemporaines*, 30(30), 157-180.
- Firdion, J.- M. (2000). Problèmes éthiques des enquêtes auprès des sans-domicile. *Dossiers et recherche, les séminaires de la valorisation de la recherche (INED), Étude des sans-domicile, le cas de Paris et de l'Île de France*, 87, 17-21.
- Gardella, E., & Le Méner, E. (2011). On n'est pas là pour sauver le monde! La maraude d'urgence sociale à la lumière du refus d'hébergement. Dans M. Berger, D. Cefaï, & C. Gayet (Éds), *Du civil au politique. Ethnographies du vivre ensemble* (pp. 77-99). Bruxelles : Peter Lang.
- Glarner, T. (2010). L'analyse qualitative au service de l'émancipation des intervenants contre l'exclusion. *Recherches qualitatives*, 29(2), 212-244.
- Grard, J. (2008). Devoir se raconter : la mise en récit de soi, toujours recommencée. Dans D. Fassin, & A. Bensa (Éds), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques* (pp. 143-163). Paris : La Découverte.
- Hardy, A.- C. (2011, décembre). Donner, recevoir et rendre : Réflexion sur les règles de l'échange sociologique. *Revue ¿Interrogations?*, 1(13). Repéré à <http://www.revue-interrogations.org/Donner-recevoir-et-rendre>

- Le Grand, J.-L. (2006). *Implexité : implication et complexité*. Repéré à http://recherche-action.fr/labo-social/download/M%C3%A9thodologie/Implexit%C3%A9_%20implications%20et%20complexit%C3%A9.pdf
- Lyet, P. (2014). Renouveler les pratiques de construction des savoirs dans les « recherches collectives ». *Le sociographe*, 5(7), 87-102.
- Marcillat, A. (2014). *Femmes sans-abri à Paris. Étude du sans-abrisme au prisme du genre*. Paris : CNAF.
- Mission d'Information sur la Pauvreté et l'Exclusion Sociale d'Île-de-France. (2012). *Rapport d'analyse : le genre dans la prise en charge des personnes en situation de précarité*. Paris : MIPES.
- Sakoyan, J. (2008). L'éthique multi-située et le chercheur comme acteur pluriel. Dilemmes relationnels d'une ethnographie des migrations sanitaires. *Revue ethnographiques.org*, 17. Repéré à <http://www.ethnographiques.org/2008/Sakoyan.html>
- Tronto J. (2009). *Un monde vulnérable, pour une politique du care*. Paris : La Découverte.

Audrey Marcillat est doctorante en sociologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et rattachée à l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux. C'est dans la continuité d'une recherche de Master portant sur les femmes sans abri parisiennes, qu'elle poursuit une recherche sur les femmes et les hommes sans-abri en Île-de-France. Ses recherches croisent donc les thématiques du sans-abrisme et du genre, en portant une attention particulière aux enjeux éthiques de la recherche sur les populations vulnérables.